

Paul Louis Rossi

Citoyens, le trône des tyrans n'est plus

Quelques rayons de lumière percent l'horizon et commencent à dissiper les ténèbres de la nuit, à l'entrée du goulet, contre la falaise, du côté de Roscanvel : « *Que la Révolution était douce en Bretagne...* » Il dit cela d'une voix basse, mais vibrante, qui fit tourner les têtes vers nous. J'étais un peu surpris, mais je laissai mon interlocuteur continuer...

A Lorient, le Représentant en Mission ouvre le Temple de la Raison, en faisant figurer au fond d'un magasin de la marine (la salle des ventes), un autel sur lequel on remarque une déesse de la Liberté terrassant le Fédéralisme.

A Brest, on prépare la fête de l'Éternel : les filles et les mères chanteront, les vieillards lèveront leurs yeux au ciel, un cri général de Vive la République s'adressera à la divinité.

Une salve d'artillerie fait retentir les airs et annonce le beau jour de la fête. La foule arrive par la promenade des remparts, qui descend vers la Place du Peuple, au pied de la Citadelle.

Je surveillais l'homme qui me parlait. Il était assez jeune encore, très pâle, les yeux brillants au fond des orbites. Le visage cassé en deux, comme enfoncé par un coup de poing, à cause du menton qui s'allongeait en avant, sous la mâchoire. De profil, ce visage ressemblait à la tête d'un prédateur : un oiseau de proie, un choucas... Mais à cet instant, il se moquait bien d'être observé. Il continua sa démonstration, avec des gestes brefs.

Bientôt, on se prépare pour la marche : le peuple est sur deux colonnes. En tête un détachement de jeunes enfants armés seulement de sabres. Ils sont suivis d'une charrue traînée par des bœufs blancs. Un citoyen d'une campagne voisine tient un soc de charrue. Il est entouré des quatre saisons figurées par de jeunes et modestes beautés.

Ensuite un char de forme antique, tiré par deux taureaux ornés de guirlandes, de feuilles et de fleurs, porte la Liberté et l'Égalité, représentées par deux grandes femmes, avec leurs attributs. Elles étaient vêtues de soie couleur chair et légèrement couvertes de gaze.

Derrière elles, sur des gradins établis dans le même char, étaient assises deux jeunes filles de dix ans, vêtues en blanc, ceintes d'un ruban aux trois couleurs, et portant chacune dans leurs mains un panier de fleurs nouvelles, symbole naïf et vrai de l'innocence de leur âge.

Mon informateur soutenait que la contre-révolution puisait sa force dans un trouble de l'identité. Ce n'était pas l'affaire des Bretons, mais celle des paysans du Pays Gallo : aux Marches de la Bretagne... Nous devions retrouver cet ami qui me l'avait recommandé, mais il était inquiet de ma compagnie. Il continuait de me raconter son histoire, mais déjà, il se comportait comme s'il flairait un complot.

C'est alors que Prieur de la Marne, le Représentant en Mission, élevant la voix, adresse à ses concitoyens un discours où brillent tour à tour l'énergie de l'homme libre, la sagesse de l'homme public, et la moralité de l'homme juste.

Puis on le voit, entouré de vierges, élever au sommet de la Montagne un vieillard qu'il a pris dans ses bras. Un bon citoyen s'avance et déclare adopter ce vieillard pour son père. Les applaudissements universels attestent que le peuple a mis au nombre de ses devoirs celui de secourir et d'honorer la vieillesse.

Mais un spectacle nouveau vient frapper tous les yeux. Un de ces hommes que la barbare politique de l'Europe réduisit à l'état de bête de somme, un de ces hommes qui naquirent libres, et qui cependant furent vendus comme de vils troupeaux. Un noir enfin est au côté du Représentant. Prieur le désigne au peuple et demande si on le reconnaît comme frère. Ce mot à peine achevé, les acclamations affirmatives retentissent de toutes parts, et le Représentant donne à ce digne Africain l'accolade fraternelle.

J'ai oublié d'écrire que nous étions à Nantes, dans un des cafés du centre. En fait, l'homme que j'interrogeais avait un rendez-vous avec cet ami qui ne venait point, et à mesure que la journée passait, il gagnait en fébrilité. Il buvait du vin blanc, et se levait de temps à autre pour inspecter la rue. Et son discours même devenait inquiétant.

Le théâtre, les maisons de jeux ouvertes. Toutes les passions affirmées. Pour intéresser une femme, il suffisait de lui mettre entre les seins une poignée d'assignats. Mais pour la posséder, il valait mieux avoir de l'or.

Maintenant, on voyait au milieu de la place un immense bassin, recouvert d'un prélat rouge, duquel le sang débordait encore...

De l'autre côté de la place, la façade de l'immeuble brillait, avec ses faïences. Sous le toit, au 4ème étage, des fenêtres donnaient sur un balcon en demi-cercle, avec une rambade de fer ouvragé. Chaque fenêtre avait sa poulie qui servait à monter les marchandises dans les soupentes et les greniers. Je regardais les fenêtres, j'attendais qu'une présence se manifeste, dans la brume rose du soir.

A présent, il ressemblait à un brochet de Loire, avec la tête en long et les dents pointues... Je me souvenais de l'échafaud, à Brest. Sur son pourtour, on avait établi une ceinture de planches. Un vaste entonnoir peint en rouge devait recueillir le sang des victimes, et une trappe dans le plancher faire tomber dans une charrette la dépouille des condamnés. On appelait la Machine : le rasoir national...

Il y avait des conciliabules de mousses et de novices de la flotte. On disait que Palis, le chirurgien Palis, avait fait condamner la jeune

Modeste-Émilie de Forsan qui repoussait ses féroces embrassements. Son âge, son courage et sa beauté faisaient rugir le tigre. Et ne le vit-on pas, après l'exécution, dans une salle écartée, profaner de ses impuretés la dépouille ensanglantée de sa victime.

Mon informateur n'y croyait guère. On avait dit cela aussi de Carrier, à Nantes : qu'il vivait dans un sérail, entouré d'insolentes sultanes et d'épauletiers qui lui servaient d'eunuques. Qu'il détournait ses victimes de la guillotine pour en abuser, après les avoir dépouillées de leurs bijoux. Il existait même une brochure intitulée : Les Amours de Carrier...

En vérité, ces femmes qui venaient le visiter dans des maisons secrètes de Doulon et de Chantenay étaient des espionnes qu'il envoyait dans la campagne pour épier les mouvements des colonnes ennemies.

En Bretagne, il prétendait que la vie était plutôt aimable... A Brest, il y avait trois théâtres. L'un pour les jeunes officiers et la bourgeoisie, qui jouaient l'Opéra comique. L'autre pour les marins, qui jouaient la tragédie : Esther, Athalie, Zaïre. Le troisième pour les gens du peuple, qui aimaient la Pastorale et Saint-Alexis...

A Morlaix, à Saint-Brieuc, à Quimper, existaient des Sociétés maçonniques. Elles avaient leur jargon et leur alphabet. On pouvait lire ces vers dans le calendrier des Drolatiques...

A fille qui ne fut sage
Je rendrai ce petit oiseau
Qui ne rentre jamais en cage
Une fois qu'elle en fit cadeau ;
Pourtant de Toulon jusqu'à Rennes,
Tant de belles sont dans ce cas,
Que je craindrais de n'avoir pas
A leur offrir assez d'étrennes.

Les Panthocrates portaient des noms de poissons. Il y avait le Marsouin et l'Esturgeon, la Limande, le Callionyme lyre, l'Épinoche et le Cyprin doré. On dissertait de la chaleur de la terre, et de la raréfaction de l'air : en latin, en grec, en anglais, en espagnol. Jusqu'à ce que l'Épistate vienne en faisant la roue devant les honorables pour annoncer le dîner, car disait-il : la faim est une sensation importune.

La Société des sauvages voulait imiter les Iroquois. Elle admirait le Baron de La Hontan. Seulement un jour, un individu qui s'était laissé mettre en broche par les Frères sauvages fut oublié par eux devant le feu ardent, et plus ou moins rôti...

L'histoire n'est pas un cauchemar, c'est un mensonge... Comme son ami ne paraissait toujours pas, le personnage finit par se lasser. Il avait beaucoup bu, et bien entendu, il ne possédait pas un sou pour payer. Le café était vide à présent. Il mit sa cape noire pour sortir. La Ville semblait déserte à cette heure de la soirée. Je marchais devant lui, le regardant s'attarder encore sur les marches du théâtre. La Ville : un repaire de marins, de corsaires et de naufra-

geurs. Au fond des boyaux obscurs, on trouvait des hôtels somptueux, avec de grands escaliers et des ferronneries. Les ruelles pavées grimpaient le long des falaises de schistes et de granites.

En lui, il y avait quelque chose de féminin. Je le voyais ainsi : bisexué, totalement amoral. Au sens où nous autres terriens envisageons la morale. Il n'avait pas de domicile fixe, vivait chez les uns et les autres, chez sa mère, ou chez son grand-oncle : un vieux fou dans la Révolution qui était encore plus enragé que lui.

Il vomissait l'argent de la famille, dont il profitait. Il citait l'Ecclésiaste : Quand on a beaucoup, on a beaucoup de vanité. Quel avantage en a l'homme ? Car qui sait ce qui est bon pour l'homme dans la vie, pendant les jours de la vie de sa vanité, qu'il passe comme une ombre ? Et qui peut dire à un homme ce qui sera après lui sous le soleil ?

Il avait seulement un coffre de marin, qu'il trimbalait d'un lieu à l'autre, et qui contenait divers objets sans importance qu'il pouvait me décrire : des devant d'autels avec leurs crépines et leurs galons, des vases précieux, des couverts d'argent armoriés, des jetons, une bague en diamant, deux tabatières en or, un collier de perle, une timbale d'argent marquée Gilles Cheuntie, un bracelet à pierres renfermé dans sa gaine de soie...

Ainsi devait aller le Récit : comme une vision surannée, pervertie par la dérision, par le sublime ou l'ironie... Où étaient-ils, Prieur de la Marne, et Jean-Bon-Saint-André qui avait été prisonnier des Turcs à Smyrne. Et Phelippes Tronjolly, et Lambertye : ils avaient fait leurs humanités, et pourtant ils envoyaient les prisonniers à la Baignoire nationale, dans la Loire : à la Grande tasse des calotins. Mais ce n'était pas l'empreinte exacte des événements que je cherchais. Je savais que les monuments et les architectures ne livrent que l'illusion d'un passé. Que les pierres l'avaient enfoui en elles, comme un crime, le gardant pour elles seules. Je voulais simplement découvrir le halo légendaire, à certaines heures du soir, qui vient envelopper dans sa brume les plus froides constructions.

Mais le personnage ne m'écoutait plus. Il me dit que les travestis étaient sacrés, comme les prostituées. Il paraissait exalté par la couleur même de ses paroles. Il me dit qu'il irait dans un bordel. Partout, on pouvait avoir des femmes... Mais il avait mieux à faire. Il cherchait un moyen de m'étonner encore, et de me surprendre.

Nous étions dans la rue de la Fosse, et j'allais le quitter. Maintenant il tremblait de colère et de dépit. Sans doute son ami l'avait trahi : il le payerait cher ! Il le dénoncerait au Comité de Salut Public. Et moi aussi, je voulais l'abandonner. Il irait dans une impasse...

La créature au fond du couloir serait allongée sur le côté : avec des cheveux longs et fins, des yeux fardés, et la bouche peinte. Et quand il la retournerait sur le dos, il découvrirait son corps entier, avec le ventre et les seins, et la verge..., recouverts d'une poussière d'or.